

EN VUE

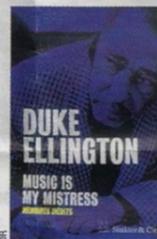
## L'ENVOL DU GRAND DUKE

Quarante-trois ans après leur parution aux Etats-Unis, les Mémoires de Duke Ellington sont enfin traduits ! Un rêve en jazz.

**D**'abord on se pince, puis il faut bien admettre qu'on ne rêve pas : il existait donc des Mémoires de Duke Ellington jamais traduits en France ! Et ce n'est pas une mince affaire : plus de 500 pages au bas mot... Alors que toutes sortes de maisons d'édition publient régulièrement les souvenirs de musiciens de troisième zone, ce livre, celui d'un géant, était donc resté inédit chez nous depuis sa parution aux Etats-Unis en 1973. Dans son excellente préface à la traduction française, Claude Carrière explique la raison de cet oubli : le texte du Duke à de quoi surprendre, pour ne pas dire décontenancer...

C'est une suite de souvenirs, de fiches, de miniporraits, de notes (il s'y connaissait en la matière) faisant fi de toute chronologie, zigzaguant dans le temps sur un tempo débridé. Céline disait que Morand avait fait jazer la langue française, Ellington, lui, est un mémorialiste qui swingue : il insuffle du rythme dans ses souvenirs, il déroule sa vie comme un concert au Carnegie Hall.

Et quelle vie ! Né à Washington au XIX<sup>e</sup> siècle, en 1899 précisément, Edward Kennedy Ellington, par son talent inouï, s'est propulsé vers les étoiles pour être reconnu, tout simplement, comme l'un des plus grands musiciens de son temps, son talent séduisant les multitudes au-delà des simples amateurs de jazz, un genre qu'il a contribué à révolutionner. Pianiste magnifique, mais aussi et surtout compositeur hors pair, il fut le premier à composer de longues pièces, comme l'historique « suite » *Black, Brown and Beige*. Sans oublier des pièces de légende comme *Mood Indigo*, *Solitude*, *Sophisticated Lady*, *Caravan*, *In a Sentimental Mood* ou *Prelude to a Kiss*. Ellington fut aussi le premier à considérer son orchestre comme un instrument à part entière



De Sidney Bechet à John Coltrane, tous les grands du jazz défilent dans ces Mémoires inédits (« Music Is My Mistress », de Duke Ellington, Slatkine & Cie, 589 p., 25 €.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Clément Bosqué et Françoise Jackson avec Christian Bonnet. L'ouvrage est également précieux pour la description de cette époque mythique. Obligatoire pour tout amateur de jazz qui se respecte !

– dans ce domaine, Count Basie restera son seul rival –, choisissant chacun de ses membres avec un soin maniaque, dénichant des cadors comme le saxophoniste Johnny Hodges, le trompettiste Cootie Williams ou le contrebassiste Jimmy Blanton. Mais il poussait aussi le génie jusqu'à savoir déléguer : son grandiose bras droit Billy Strayhorn est également responsable de nombreux « tubes » du Duke, comme les impérissables *Take the A Train* ou l'ambitieuse pièce *Far East Suite*... D'une beauté renversante, toujours impeccablement habillé, Ellington incarnait l'élégance absolue ; le monde entier le courtisait. Il fut reçu par la famille royale britannique, vénéré par Maurice Chevalier, Charlie Chaplin ou Frank Sinatra, se rendit en Asie, en Afrique, à Londres ou à Paris (il visita cette seule ville plus de vingt fois entre 1933 et 1973), donnant avec son orchestre des concerts à Kaboul, Bagdad, Karachi, Colombo, Téhéran ou Damas ! Lorsque le jazz connut sa deuxième grande révolution, le Duke fut évidemment adoubé par les jeunes turcs – Miles, Dizzy et Bird l'idolâtraient – avec lesquels il n'hésita pas à collaborer : ses enregistrements avec John Coltrane ou Charlie Mingus et Max Roach sont des œuvres magistrales. Seuls le free jazz et le rock and roll auront finalement précipité son retrait à la fin des années 60, après qu'il avait enregistré quelques très beaux disques en petite formation (*Piano in the Background*, ainsi qu'une très belle collaboration avec Coleman Hawkins).

Cette vie comme aucune autre, il la raconte dans ces Mémoires. Il y peint Harlem, le Cotton Club, les tournées dans le Sud ségrégationniste en train privé, les voyages en Europe, Hugues Panassié et Charles Delaunay, l'enregistrement de la mythique bande originale de *Anatomy of a Murder* d'Otto Preminger (avec son ami Sinatra) sa fascination pour le château de Goutelas (Marcoux, Loire), qu'il contribua à faire restaurer en offrant la recette d'un concert organisé à l'occasion, sans oublier le prince George et le duc de Windsor, qui l'impressionna à la batterie ! On sort de ce pavé rêveur, un peu jaloux aussi : quelle vie, quel génie... Mais on n'oubliera pas sa maxime fondamentale : « *It don't mean a thing if it ain't got that swing* » (« Sans swing, cela ne rime à rien »). Nous swinguerons donc, tout l'été.

● NICOLAS UNCÉMUTH

